



L'autisme à l'écran

Brigitte Chamak

► **To cite this version:**

| Brigitte Chamak. L'autisme à l'écran. 2015. halshs-01182764

HAL Id: halshs-01182764

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01182764>

Preprint submitted on 3 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'autisme à l'écran

Brigitte Chamak

30 août 2013

Depuis les années 1990, l'élargissement des critères diagnostiques des troubles autistiques introduit dans les classifications américaines (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* - DSM) et internationales (CIM) ont eu des conséquences majeures dans les transformations des représentations de l'autisme¹ (Chamak, 2008; Grinker, 2007; Hacking, 1999; Silverman, 2008). Autrefois considéré comme une maladie rare, sévère et incurable, l'autisme est devenu un syndrome aux contours flous. La catégorie « Troubles Envahissants du Développement » (TED) des années 1990, devenue « Trouble du Spectre Autistique » (TSA) dans les nouvelles classifications des années 2000, inclut désormais aussi bien des sujets sans langage que des personnes avec des capacités langagières mais des difficultés d'interactions sociales et des intérêts restreints. Une nouvelle catégorie créée en 1993 dans la classification internationale, le syndrome d'Asperger, caractérisant des sujets sans retard d'acquisition du langage, avec une intelligence normale voire supérieure, mais une maladresse dans les attitudes et les contacts avec autrui et des difficultés de compréhension des codes sociaux, a eu un succès certain auprès des réalisateurs de films et du grand public. Les personnages présentant ce syndrome se sont multipliés dans les films et les séries télévisées. Avant ces bouleversements, la plupart des enfants et adultes qui, aujourd'hui, seraient diagnostiqués autistes, étaient classés dans la catégorie des « idiots » ou des « psychotiques » et les films qui s'y rapportaient, beaucoup plus rares qu'aujourd'hui, se focalisaient davantage sur ceux qui essayaient d'éduquer ces enfants. A travers les changements des représentations de l'autisme dans les films et séries télévisées, nous essaierons de mieux comprendre ces changements et cette fascination pour ceux qui présentent des difficultés d'interactions sociales mais qui possèdent certaines compétences étonnantes.

¹Ian Hacking, *The social construction of what?* Cambridge, MA, Harvard University Press, 1999, 271 p.; Roy Grinker, *Unstrange Minds: Remapping the World of Autism*. Cambridge, MA, Basic Books, 2007, 340 p. ; Chloe Silverman, "Critical Review: Fieldwork on Another Planet: Social Science Perspectives on the Autism Spectrum", *Biosocieties*, 2008, n° 3, p. 325-341; Brigitte Chamak, « L'autisme n'est plus ce qu'il était » in Françoise Champion (dir.). *Psychothérapie et Société*, Armand Colin, 2008, p. 167-185.

Lorsque l'autisme était synonyme d'idiotie

Lorsque l'autisme était synonyme d'idiotie, de maladie chronique ou de psychose, les films mettaient en scène des personnes autistes sans langage et s'intéressaient à ceux qui s'en occupaient. Ainsi *L'enfant sauvage* de François Truffaut (1969) relate l'entreprise éducative de Jean-Marc Itard avec Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron. Cet enfant semble être sourd et muet et pourtant il réagit à des sons lointains. Contrairement au monde scientifique de l'époque qui considérait cet enfant comme déficient, Itard pense que ce qui apparaît comme un retard mental est le résultat de l'absence de contact avec les êtres humains. Truffaut nous fait vivre les multiples exercices conçus par Itard pour que Victor apprenne à marcher, à manger proprement, à se vêtir, à distinguer les choses et à les nommer.

Dans les années 70, un autre film, *Ce gamin-là* de Renaud Victor (1975), est centré sur l'expérience de Fernand Deligny et sur les activités et les habitudes de l'enfant autiste, Janmari. Fernand Deligny, ancien instituteur, a choisi de travailler avec des enfants dits « à problèmes ». Il a proposé des méthodes pédagogiques rejetant les formes institutionnalisées et, dans les années 1960, il partit vivre avec de jeunes autistes dans les Cévennes. Le film *Ce gamin-là* relate la vie communautaire avec Janmari et va marquer les milieux éducatifs favorables à une éducation alternative.

D'autres films, moins connus du grand public, ont été réalisés par Alfred et Françoise Brauner entre 1967 et 1996 dans leur centre de traitement éducatif de Saint-Mandé où ils s'occupaient d'enfants dits psychotiques, déficients mentaux, ou autistes. Alfred Brauner considérait que ces enfants avaient des personnalités fragiles et qu'il s'agissait de les aider à s'adapter aux difficultés². Ayant lu le livre d'Itard et tout en admirant ses efforts, il trouvait sa démarche trop didactique³. Linguiste de formation, il avait décidé, avec sa femme, pédopsychiatre, de créer un « Centre de traitement éducatif pour enfants déficients mentaux à handicaps multiples ». Dans leurs films et leurs livres, ils racontent leur expérience de chaque jour, leurs observations, des histoires vécues au jour le jour. Convaincus que les techniques de rééducation habituelles, y compris celle d'éducation du langage, étaient condamnées à l'échec, ils essayaient d'innover et de créer une ambiance détendue, joyeuse, pour insérer les enfants. Hostiles aux conceptions de Bettelheim qui portait des jugements sévères sur les parents, Alfred et Françoise Brauner ont critiqué les émissions qui, en 1974, ont fait de Bettelheim le spécialiste de la question⁴.

² Alfred, Brauner, *Les enfants des confins*, Paris, Grasset, 1976, p. 309.

³ *Ibid.*, p. 33

⁴ Alfred Brauner et Françoise Brauner, *Vivre avec un enfant autistique*, Paris, PUF, 1982, p. 11.

En octobre 1974, la première chaîne de télévision française présenta, en effet, une série d'émissions, réalisées par Daniel Karlin, sur Bruno Bettelheim, émissions qui contribuèrent à diffuser largement sa conception de l'autisme et qui laissa un goût amer aux parents d'enfants autistes. Bettelheim avait lié le retrait autistique au sentiment d'être soumis, impuissant, à un sort auquel on ne peut échapper. Il comparait le repli autistique de l'enfant à celui de certains déportés, plongés dans l'environnement hostile du camp de concentration et préconisa la séparation d'avec les parents pour changer l'environnement de l'enfant et adapter le milieu aux difficultés de l'enfant⁵. Après la mort de Bettelheim, ses méthodes et la remise en cause des parents, et plus particulièrement de la mère, ont été vivement critiquées. L'opposition des associations de parents aux conceptions de Bettelheim s'est généralisée aux théories psychanalytiques et aux séances de psychanalyse avec les enfants autistes et/ou avec leur mère⁶. Certains parents ont remis en question les représentations très négatives de l'autisme dans le milieu psychiatrique français (maladie sévère et incurable) et ont dénoncé à la fois l'impuissance des psychiatres à proposer des solutions concrètes et leur propension à mettre en accusation les parents.

Les nouveaux autistes : focalisation sur le syndrome d'Asperger

Une conception plus élargie de l'autisme a eu pour conséquence non seulement une augmentation du nombre d'autistes diagnostiqués et une plus grande visibilité médiatique de l'autisme mais aussi la multiplication des témoignages de personnes autistes et de films avec des personnages autistes. Le premier récit, celui de Temple Grandin⁷ (1986), autiste aux capacités étonnantes qui a révolutionné les pratiques de traitement des animaux dans les ranchs et les abattoirs, a eu un impact important sur les changements de représentations⁸ et a donné lieu à un film de Mick Jackson, *Temple Grandin* (2010).

Rain Man (1988), un film de Barry Levinson, a popularisé l'image de l'autiste aux compétences étonnantes. Raymond Babbitt (*Rain Man*) a des comportements répétitifs : il a l'habitude de regarder la télévision à une certaine heure pour ne pas manquer son émission favorite et le moindre contretemps risque de provoquer une crise d'angoisse. Il connaît avec précision la liste des accidents d'avion ou le numéro de téléphone de ses interlocuteurs, il peut aussi compter en un seul coup d'œil un grand nombre d'objets ou réaliser de tête des

⁵ Bruno Bettelheim, *La forteresse vide*, Paris, Gallimard, 1998.

⁶ Brigitte Chamak, *op. cit.*, 2008.

⁷ Temple Grandin, *Ma vie d'autiste*, Paris, Odile Jacob, 1994 ; (édition originale : *Emergence : Labeled Autistic*, Arena Press, 1986).

⁸ Oliver Sacks, *Un anthropologue sur Mars*, Paris, Seuil, 1995.

opérations mathématiques complexes. Au casino, sur certains jeux de carte, il se montre surdoué grâce à sa mémoire photographique. Le personnage de Rain Man a été inspiré de l'Américain Kim Peek, né avec des anomalies congénitales (macrocéphalie, absence de corps calleux, etc.) qui était capable de mémoriser des livres entiers et de calculer, de tête, des opérations complexes. Toutefois, il ne pouvait pas boutonner sa chemise et éprouvait des difficultés à réaliser les tâches quotidiennes les plus basiques.

La fascination pour les capacités étonnantes de mémoire et de calcul n'a fait que croître. Le film *Code Mercury* (1998) réalisé par Harold Becker mettait en scène un enfant autiste de 9 ans, Simon, qui avait découvert le nouveau code du gouvernement fédéral réputé inviolable. L'aptitude exceptionnelle de Simon rendait ce nouveau code secret trop vulnérable, surtout si cette information parvenait aux oreilles d'ennemis de l'État qui pourraient alors capturer Simon et utiliser son savoir. Un agent du FBI (Bruce Willis) devait protéger l'enfant.

Depuis les années 2000, dans les films et les séries télévisées, les personnages avec syndrome d'Asperger se sont multipliés. Un film américain de Petter Næss, *Mozart et la baleine* (2005), s'inspire de l'histoire d'amour de Mary et Jerry Newport, tous deux atteints du syndrome d'Asperger. Jerry Newport, docteur en mathématiques appliquées, est l'auteur de *Your life is not a label* paru en 2001, où il raconte son expérience de l'autisme qui sert de base au scénario du film. Durant son enfance, Jerry n'avait reçu ni diagnostic ni prise en charge thérapeutique. À l'âge de 41 ans, après avoir visionné le film *Rain Man* (en 1989) et avoir noté des similitudes entre le personnage de Raymond Babbitt et lui-même, il s'intéressa à l'autisme et commença à chercher des informations sur cette pathologie auprès des associations de personnes atteintes d'autisme⁹.

En 2006 sort le film *Snow cake* de Marc Evans qui n'est pas tant un film sur l'autisme que sur une rencontre atypique. L'histoire se déroule au Canada où un quinquagénaire britannique, Alex, prend en stop une jeune fille, Vivienne. Suite à un accident avec un poids-lourd, Vivienne est tuée. Tourmenté par son sentiment de culpabilité, Alex cherche à rencontrer la mère (Sigourney Weaver). Pensant trouver une mère anéantie par le chagrin, il fait connaissance d'une femme autiste, Linda, qui semble, à première vue, indifférente à la mort de sa fille. Linda sait que sa fille est morte mais son seul souci semble être de savoir qui va maintenant sortir les poubelles le mardi, tâche normalement assurée par Vivienne. Alex va partager quatre jours de l'univers étrange et fantasque de cette femme qui, telle une enfant, ne songe qu'à jouer avec la neige et sauter sur son trampoline. Les relations entre autistes et non

⁹ Jerry Newport, *Your life is not a label*, Arlington, Texas, Future Horizons, 2001.

autistes sont sources de malentendus, d'incompréhension et de moments de grâce qui se retrouvent dans presque tous les films traitant de cette question.

Mary et Max, un film d'animation australien d'Adam Elliot (2009) raconte ainsi l'histoire, sur plus de vingt ans, d'une relation épistolaire entre une fillette, Mary, vivant en Australie, et Max, un adulte obèse, atteint du syndrome d'Asperger, habitant New York. Tous deux gourmands, ils s'échangent des chocolats par correspondance. À l'âge adulte, Mary, qui a fait des études de psychiatrie, publie sa thèse sur le syndrome de Max mais Max est très choqué par ce livre, qui parle de lui, et ne répond plus aux courriers de Mary, qui en est très affectée. Elle sombre dans la dépression et l'alcoolisme. Mary va sortir de sa dépression grâce à une lettre de Max, qui finit par lui écrire pour s'excuser. Lorsque Mary décide d'aller à New York pour rencontrer Max, il vient de mourir. Il semble dormir sur son canapé, avec un grand sourire.

C'est le thème du harcèlement scolaire qui se trouve au centre du film de Nic Balthazar, *Ben X* (2007). Ben, un adolescent présentant un syndrome d'Asperger, vit un enfer depuis que deux adolescents de son lycée lui rendent la vie impossible, ne cessant de le harceler, de l'humilier, le poussant lentement mais sûrement à bout. Son unique havre de paix est sa chambre. Dès qu'il s'y retrouve, il allume son ordinateur et plonge dans le seul univers où il se sente bien, celui d'Archlord, un jeu en ligne. Il devient alors Ben X, un héros invincible, amoureux de Scarlite. Alors qu'il décide d'en finir avec son douloureux quotidien, cette jeune fille énigmatique va entrer dans sa vie...

Le stéréotype de l'autiste, « geek », as de l'informatique s'est rapidement répandu. Dans la trilogie *Millenium* (2009), le personnage de Lisbeth Salander, hackeuse qui pénètre par effraction dans les systèmes et les réseaux informatiques, est décrite comme présentant un syndrome d'Asperger. Dans les séries télévisées, les profils de « génies », avec syndrome d'Asperger, ont du succès, tel Sheldon Cooper dans *The Big Bang Theory*, physicien surdoué ou le brillant avocat, Jerry Espenson, dans *Boston justice*. Le film de Max Mayer, *Adam* (2009) met également en scène un jeune homme brillant, passionné d'astronomie, atteint du syndrome d'Asperger, qui mène une existence réglée dans les moindres détails, jusqu'à la mort de son père avec qui il vivait. Alors qu'il essaye de s'adapter à sa nouvelle existence, Adam fait la connaissance de la jolie Beth qui vient d'emménager dans l'appartement voisin. C'est le premier d'une série de bouleversements qui vont changer son monde...

Les difficultés à comprendre les codes sociaux, les situations d'incompréhension qui en découlent sont souvent mises en scène. En 2010 sortait le film indien de Karan Johar, *My name is Khan*. Khan, un enfant musulman qui a grandi avec sa mère en Inde, souffre du

syndrome d'Asperger. À l'âge adulte, il tombe amoureux de Mandira avec qui il se marie. Le couple s'installe à San Francisco mais, après le 11 septembre 2001, il est pris pour un terroriste car son comportement un peu étrange le rend suspect. Après son arrestation, il essaye de rencontrer le président des États Unis afin de s'expliquer et de retrouver l'amour de sa femme.

Dans *Extrêmement fort et incroyablement près*, le film de Stephen Daldry (2012), Oskar Schell, 11 ans, jeune New-Yorkais présente des caractéristiques autistiques. Un an après la mort de son père dans les attentats du World Trade Center, il découvre une clé dans les affaires du défunt. Déterminé à maintenir un lien avec l'homme qui lui a appris à surmonter ses plus grandes angoisses, il se met en tête de trouver la serrure qui correspond à la mystérieuse clé. Tandis qu'il sillonne la ville pour résoudre l'énigme, il croise toutes sortes d'individus, découvre des liens insoupçonnés avec son père qui lui manque terriblement et avec sa mère qui semble si lointaine, mais aussi avec le monde déconcertant qui l'entoure.

Parmi les séries télévisées qui mettent en scène des personnages avec autisme ou un syndrome d'Asperger, on peut encore citer le docteur Virginia Dixon dans *Grey's Anatomy*, Jonah Jeremia Jones dans *Skins* ou Adrien dans l'épisode éponyme de *L'institut*. Le docu-fiction, *Le cerveau d'Hugo*, réalisé par Sophie Révil et paru le 27 novembre 2012 sur France 2, illustre bien la focalisation actuelle sur le syndrome d'Asperger. Hugo apparaît simple d'esprit mais il est d'une intelligence remarquable, c'est même un génie dans son domaine, le piano. L'ancien stéréotype de l'autisme : un enfant ou un adolescent sans langage enfermé dans son monde ou un adulte déficient, a fait place à un autre stéréotype, tout aussi réducteur, d'un enfant, d'un adolescent ou d'un adulte surdoués aux compétences extraordinaires.

Emergence d'un nouveau mouvement social et rôle des films

L'introduction du syndrome d'Asperger dans la catégorie « autisme » a modifié les représentations et les images associées à l'autisme. L'une des conséquences de l'élargissement des critères diagnostiques a été que des adultes qui se sentaient différents mais ne savaient pas en quoi consistait leur différence se sont reconnus dans la description du fonctionnement autistique. Ils ont d'abord témoigné de leur expérience en rédigeant leur biographie. Ils ont ensuite tenté de changer l'image négative de l'autisme. Un discours de type culturaliste, diffusé via internet, a été produit, célébrant la « culture autistique » et mettant l'accent sur les aspects positifs et créateurs. Ainsi a émergé un nouveau mouvement social, articulé autour d'affiliations identitaires et culturelles, redéfinissant l'autisme comme une

différence, et non comme une maladie¹⁰. Certains ont défini un nouveau terme : la neurodiversité, faisant référence à un fonctionnement atypique du système nerveux des personnes autistes, pour réclamer que cette diversité soit reconnue et acceptée¹¹.

Les films participent à ce mouvement en se focalisant sur les autistes qui parlent et qui ont des compétences particulières. Le film *Rain Man* a largement contribué à transformer les représentations de l'autisme et a suscité l'intérêt du grand public pour l'autisme, qui autrefois était synonyme de déficience. Ce ne sont pas seulement les représentations du grand public qui ont été modifiées puisque les personnes autistes elles-mêmes, et notamment Jerry Newport, ont réinterprété leur vie avec une nouvelle grille de lecture. Le diagnostic de syndrome d'Asperger illustre les effets de « looping » proposés par Ian Hacking¹². Il peut changer la compréhension et les représentations des personnes diagnostiquées. D'une part, les témoignages de personnes qui ont volontairement adopté le diagnostic de syndrome d'Asperger remettent en question le modèle médical en redéfinissant leur condition comme une différence et non comme une maladie. D'autre part, la stigmatisation est bien plus importante pour les enfants et les adolescents qui, autrefois, étaient décrits comme excentriques, bizarres mais doués, et qui, aujourd'hui, sont considérés comme souffrant de troubles autistiques. Si pour certains, le diagnostic constitue une sorte de reconnaissance sociale, pour d'autres il constitue une forme de stigmatisation importante qui nuit à la personne¹³. Par ailleurs, pour les parents qui ont un enfant autiste qui ne présente pas ces compétences exceptionnelles décrites dans les films, les séries télévisées ou les documentaires, la souffrance en est décuplée et les difficultés à trouver des structures d'accueil s'en trouvent accrues. En effet, l'hétérogénéité de ce qui est nommé « autisme » aujourd'hui, conduit à une certaine confusion qui ne rend pas service aux personnes les plus sévèrement touchées, certains professionnels préférant souvent s'intéresser aux personnes qui parlent, qui ont des capacités cognitives importantes et qui présentent moins de troubles du comportement.

¹⁰ Dana Baker, *The politics of Neurodiversity: why public policy matters*, Boulder, Colorado, Lynne-Rienner Publishers, 2011; Brigitte Chamak, « Autisme, handicap et mouvements sociaux », *Alter, European Journal of Disability Research*, 2010, n° 4 ; Fernando Ortega, «The Cerebral Subject and the Challenge of Neurodiversity», *Biosocieties*, 2009, n° 4.

¹¹ Judy Singer, «Why can't you be normal for once in your life? From a 'Problem with no Name' to a new category of disability» in Mairian Corker et Sally French (dir.), *Disability Discourse*, Open University Press, 1999, p. 59-67.

¹² Ian Hacking, «The Looping Effects of Human Kinds» in Dan Sperber, David Premack et Ann James Premack (dir.), *Causal Cognition: a multi-disciplinary debate*, New York, Oxford University Press, 1995

¹³ Charles Rosenberg, «The Tyranny of Diagnosis: Specific Entities and Individual Experience», *The Milbank Quarterly*, 2002, n° 80 (2), p. 237-260.

Références

- Baker (Dana), *The politics of Neurodiversity: why public policy matters*, Boulder, Colorado, Lynne-Rienner Publishers, 2011, 239 p.
- Bettelheim (Bruno), *La forteresse vide*, Paris, Gallimard, 1998, 862 p.
- Brauner (Alfred), *Les enfants des confins*, Paris, Grasset, 1976, 320 p.
- Brauner (Alfred) et Brauner (Françoise), « ... vivre avec un enfant autistique », Paris, PUF, 1982, 278 p.
- Chamak (Brigitte), « L'autisme n'est plus ce qu'il était » in Françoise Champion (dir.). *Psychothérapie et Société*, Armand Colin, 2008, p. 167-185.
- Chamak (Brigitte), « Autisme, handicap et mouvements sociaux », *Alter, European Journal of Disability Research*, 2010, n° 4, p. 103-115.
- Grandin (Temple), *Ma vie d'autiste*, Paris, Odile Jacob, 1994, 200 p. *Emergence : Labeled Autistic*, Arena Press, 1986, 183 p.
- Grinker (Roy), *Unstrange Minds: Remapping the World of Autism*. Cambridge, MA, Basic Books, 2007, 340 p.
- Hacking (Ian), "The Looping Effects of Human Kinds" in Sperber Dan, Premack David et Premack Ann James (dir.). *Causal Cognition: a multi-disciplinary debate*, New York, Oxford University Press, 1995, p. 351-383.
- Hacking (Ian), *The social construction of what?* Cambridge, MA, Harvard University Press, 1999, 271 p.
- Kanner (Léo), "Autistic disturbances of affective contact", *Nervous Child*, 1943, n° 2, p. 217-230.
- Newport (Jerry), *Your life is not a label*, Arlington, Texas, Future Horizons, 2001, 315 p.
- Ortega (Fernando), "The Cerebral Subject and the Challenge of Neurodiversity", *Biosocieties*, 2009, n° 4, p. 425-445.
- Rosenberg (Charles), "The Tyranny of Diagnosis: Specific Entities and Individual Experience", *The Milbank Quarterly*, 2002, n° 80, p. 237-260.
- Sacks (Oliver), *Un anthropologue sur Mars*, Paris, Seuil, 1995, 460 p.
- Silverman (Chloe), "Critical Review: Fieldwork on Another Planet: Social Science Perspectives on the Autism Spectrum", *Biosocieties*, 2008, n° 3, p. 325-341.
- Singer (Judy), "Why can't you be normal for once in your life? From a 'Problem with no Name' to a new category of disability" in Corker Mairian et French Sally (dir.). *Disability Discourse*. U.K.: Open University Press, 1999, p. 59-67.